

CE JOUR-LA

Je ne sais plus comment tout cela a commencé... Pourquoi avoir quitté cette nuit-là mon village perché sur le plateau jurassien ? La sonnerie du téléphone m'avait-elle réveillé ou bien était-ce moi, qui torturé par son absence, avais composé son numéro ? Voulais-je achever une histoire ou bien, dans un ultime sourire, la relancer ? Roulais-je après mon passé ou vers mon avenir ?

J'avais une seule certitude : je roulais. Vite. Nerveusement. Je traversais l'Ain sur le pont de Thoirette alors que la nuit commençait à retirer de son ombre. Le temps de m'acheter un paquet de cigarettes, je m'arrêtais, aussi heureux que surpris de trouver le bureau de tabac ouvert si tôt. « Vous avez de la chance on m'a livré. En temps normal, je n'ouvre pas avant neuf heures. » m'assura le buraliste. Je lui souris. Enfin une bonne nouvelle : j'avais de la chance ! Pouvais-je prendre cette révélation comme un signe de la vie au fond de mon désespoir. Un léger apaisement s'installa en moi à la suite de cet arrêt. Je ne sais encore s'il tint aux premières bouffées de tabac ou au bref contact humain qui venait d'avoir lieu.

Ma conduite s'adoucit et peu à peu, je ralentis. Corveissiat, à son habitude, était désert. Je laissais ce village derrière moi tandis que tournaient dans ma tête ses derniers mots : « Soyons amis. » J'avais raccroché juste avant de lui répondre que j'arrivais. Et j'étais là, à traverser le Revermont dans le petit matin. Seul. Et même plus : nul ne savait où j'étais ! Aucun être humain ne pouvait dire quel paysage était sous mes yeux. Personne pour me situer. N'eût-ce été mon désarroi, j'aurais pleinement savouré l'instant de cet isolement total, comme chaque fois que cela m'arrivait. Toujours, alors, j'éprouve le sentiment incomparable de la liberté infinie et d'une certaine forme de puissance.

C'était vrai ce jour-là, mais moins qu'à l'habitude. Le trouble intérieur qui m'habitait faussait mon comportement.

J'aperçus à travers les arbres défeuillés la Chartreuse de Séliagnac, majestueuse, sereine, paisible au fond de sa vallée reculée. Nous y avions rodé autour, elle et ses aquarelles, moi et mon appareil photo... Des heures durant, échangeant quelques mots sur ce que nous imaginions être à l'intérieur, curieux de pénétrer tous ces secrets, rêvant de cet endroit comme d'un paradis où finir nos jours dans la ferme proche de la grille infranchissable. Parfois, un cri d'oiseau troublait le silence. Elle l'identifiait. Mauvais élève,

je n'ai jamais pu reconnaître un oiseau à son chant. Sensible à son vol, à ses couleurs, à sa silhouette, mais sourd à ses appels, je ne reconnais d'oiseaux que ceux que je vois.

Perdu dans nos souvenirs, j'arrivais déjà à Jasseron où je replongeais dans notre passé. La visite de la tour dominant le village où nous recherchions les pelotes de réjection des chouettes. Sans oublier toutes les bâtisses abandonnées des environs dont nous faisons régulièrement la tournée. Les soirs, au retour, l'inventaire commencé, la cuisine se transformait en laboratoire et je n'avais d'autre solution que de me retirer dans la chambre au risque de passer pour un indécrottable ignare, ce que je suis sûrement, avec cette manie de battre la campagne, sans guide pratique des fleurs, des animaux et des autres curiosités de la nature, pour le simple plaisir de l'œil dévorant le paysage et pour la joie saine de sentir l'air frais pénétrer mes poumons.

Quel contraste avec ce jour-là, où je roulais allumant cigarette sur cigarette, absent de tout ce qui défilait au bord de la route, ne repérant périodiquement que les lieux de nos souvenirs. Le bon sauvage avait le mal éternel, l'amour, et le mal du siècle, la vitesse. En effet, je poussais de tout mon poids sur l'accélérateur dans la grande ligne droite qui me menait à Bourg-en-Bresse.

La ville traversée, j'entrais en notre jardin chéri. En ces lieux, plus qu'en tous autres, nous avons usé nos bottes à observer les oiseaux, les guetter, les chercher, forçant nos yeux derrière jumelles et longue-vue, sautant les repas, abrégeant les nuits pour ne rien perdre du fabuleux spectacle de la Dombes. Peu avant Servas, je lorgnais sur la gauche de la route un vaste étang près duquel nous avons passé quelques heures d'une nuit de pleine lune à écouter le raffut des canards. Vacarme assourdissant de centaines d'oiseaux dont les silhouettes étaient à peine discernables sur l'eau calme... Heures si brèves que je rechercherai longtemps... Rentrés au cœur de la ville, cette nuit, elle me lut des poèmes. Peut-être Lautréamont ou Vigny ou Nerval. Sûrement Verhaeren. Il semblait alors que la beauté remplaçait le sommeil, que la nature valait toutes les nourritures. Je m'en souvenais en roulant : cela se passait un samedi soir, tout au début de notre histoire. Être ensemble nous suffisait. Les passions de l'un, l'autre les faisait siennes et oubliait quelques temps ses propres attirances. Je découvrais pêle-mêle les oiseaux, la peinture et la Dombes. J'apportais la photo, le Jura. Nous avions le rêve, la révolte. Ce jour-là, où je croyais tout perdre, je ne savais pas que, chacun, nous garderions le tout, riches bien plus qu'avant.

Arrivé à Saint-Paul-de-Varax, je n'hésitais pas : je bifurquais à droite. Aller tout droit, sans un détour pour l'étang Bataillard, aurait été une insulte à notre histoire. Je longeais l'immense étang. Calme au plus profond de moi, soudainement. Peu après le lieu-dit Les Vernes, je pris la petite route à gauche qui longe Bataillard et me garais un peu plus loin sur le bas-côté. Je quittai ma voiture. Je marchai, m'engageai dans un chemin léché à gauche comme à droite par une eau calme. A quelques dizaines de mètres, des roseaux, s'envola un héron cendré. Le long bec jaune en avant, les ailes suspendues dans un effort majestueux, il s'éleva laissant ses pattes se coucher derrière lui, comme pour les reposer de leur longue immobilité à attendre que quelque poisson ou grenouille vint distraire et repaître l'échassier. Un rat musqué traversa la digue. J'allais, détendu, au milieu d'une légère brume distillant la lumière et caressant l'eau, familièrement, avec la délicatesse d'une vieille confidente. L'air était encore frais. J'apercevais l'endroit où nous nous étions violemment fait apostrophés par un autre amoureux de cette terre. Naïfs, nous croyions à la nature ouverte, au respect de l'autre, et rien n'aurait pu nous empêcher, une fois que nous l'avions décidé, d'aller flâner au bord de quelque étang. Fut-ce l'automne... La chasse fut-elle ouverte ! C'était ce qui était arrivé. Une première rafale de plomb était tombée à quelques mètres, puis un chasseur avait surgi, vociférant à l'inconscience, nous sommant de déguerpir sous peine de recevoir quelques plombs ou un volatile sur la tête. Je m'attendais à la voir bondir, toutes griffes dehors, piétiner sa fierté et l'insulter, mais elle n'en fit rien. Dignement, elle tourna les talons et nous rentrâmes en silence. Qu'aurions-nous pu ajouter ?

Ce jour-là, tout seul, je la revoyais marcher devant moi, la tête basse, accablée. Plus encore de voir notre terre réservée à quelques uns, que par la boucherie que nous côtoyions. Combien de fois avions-nous du, furieux, nous détourner devant une barrière, soigneusement fermée, haute suffisamment pour que l'on ne la franchit pas, accompagnée de l'écriteau : PROPRIETE PRIVEE. DANGER. PIEGES. Il nous semblait que le paysage est un bien commun. Ici bien plus que dans mon Jura, c'était faux. Nous aimions une terre qui nous était en partie interdite.

Le soleil s'élevait lentement dans le ciel, réchauffant un peu l'air. Je regagnai la voiture, fit demi-tour et repris mon voyage. « Soyons amis » avait-elle dit. Peu à peu, je me disais que c'était peut-être possible, que de toute façon cette quête des oiseaux finirait par me lasser... que j'avais aussi mes chevreuils, mes écureuils et mes blaireaux à aller voir chez

moi... que j'étais trop jeune pour avoir le fil à la patte... qu'il y avait encore mille choses à découvrir et que le soleil brillait même aujourd'hui... Je revenais en raison lentement. Je traversai Villars-les-Dombes, jetai un coup d'œil à la volière du parc des oiseaux surmontée des nids de cigognes déserts, regardai un peu plus loin quelques grèbes plonger pour reparaître loin de leur point de départ sous l'œil étonné d'un couple d'amoureux.

J'eus envie de faire demi-tour, de retourner dans mes hauts-pays comme elle les appelait. Je n'étais plus très sûr d'avoir envie de la voir aujourd'hui, de me relancer dans une grande discussion, d'essayer de défendre notre histoire, de faire miroiter un enthousiasmant projet de vacances pour nous refaire une santé. Je me moquai intérieurement de moi et décidai de finir rapidement mon trajet. Pour la première fois depuis mon départ, je mis la radio. J'écoutai les nouvelles. La vie reprenait son cours. Saint-Marcel, Mionnay, Les Echets... la Dombes s'évanouissait.

Déjà, j'étais dans la banlieue de Lyon : la circulation s'intensifiait. La ville et ses murs neutres, et ses visages ternes me reprenait en son sein. Je trouvai à me garer dans la grande rue de Caluire. J'entrais dans le couloir sombre aux pierres mal-ajustées. Ce coupe-gorge avait du caractère. Le sol pavé de grandes plaques gardait le cachet du passé avec sa vieille rigole centrale. Je montai l'étroit escalier et tambourinai à sa porte recouverte d'une affiche sur la protection du chat sauvage, ironique, illusoire et désuète en ces lieux. Je frappai encore, mais la porte demeura close. Du fond d'une poche, je tirai un stylo et un bout de papier, et griffonnai quelques mots : « Tu as sûrement raison. Soyons amis ! » Et je repris la route de la Dombes pour retourner dans mon Jura.

Je sais très bien que c'est ainsi que cela s'est terminé.

LES CONQUÉRANTS DE L'INUTILE

"...Ces conquérants de l'inutile allaient sans le savoir à la recherche de Dieu, et ils l'ont trouvé lors de leur dernière ascension. Dieu les a appelés et ils ont répondu à son appel. Rendons grâce à Dieu."

Je ne peux pas, excusez moi... Ces conquérants-là ne cherchaient pas l'inutile mais le bonheur. Non, je ne peux pas te rendre grâce... Ces conquérants-là, c'étaient mon frère et ma sœur... Didier, Christiane ...C'est pas vrai... Vous n'êtes pas morts et je ne suis pas là dans cette putain d'église pour vous... Et ce bois n'est pas cercueil mais feu de bois pour la cheminée au retour de cette course. Didier, tu te rappelles de ma première cordée. Il y a douze ans dans les calanques. Tu t'en allais devant, tout fier de me montrer, et tu me tirais presque dans la dernière cheminée. "Vas-y, c'est relax, je t'assure." Et la corde se tendait, m'aspirant vers le haut, m'élevant vers le ciel. Ton torse bronzé s'est penché à ma rencontre, tes mains ont appelé mes mains et d'une traction des biceps, tu m'as fait ton égal..."Finie la montagne à vaches, petite sœur..." Une bouffée d'air du large : "Ça t'a plu ?" Je n'ai rien répondu, Didier, mon regard te l'avait dit. Mes lèvres se sont posées sur ta joue. La montagne à vaches ne suffirait plus...

"Pour Didier et Christiane, réunis dans la mort, prions le Seigneur."

Je ne peux pas, excusez-moi... La mort ne les a pas réunis, c'est la montagne. Tu te souviens Didier, de ce jour de septembre où tu rentrais du Dru. Tu as embrassé la famille et dans le creux de mon oreille, tu m'as chuchoté : "On se retrouve dans ma chambre tout à l'heure." Et ça me signifiait qu'il s'était passé quelque chose dans le Dru. Je t'ai regardé durant tout le repas nous parlé du pilier Bonatti que tu n'avais pas pu attaquer à cause de la pluie du vendredi, te contraignant à te contenter de la face nord. J'ai remarqué que tes yeux brillaient en évoquant la fissure Martinetti... Pas de doute possible, il s'était passé quelque chose... Sur le coup des neuf heures, je grattais à ta chambre: deux longs un court.

"- Entre Miche..

- Qu'est-ce qu'il y a eu dans la Martinetti ?

- On a doublé une cordée !

- Et ils ont dévissé ?

- Mais non, idiot. C'était une cordée de femmes !

- Et alors, je grimpe bien, moi !

- Oui, mais tu es ma sœur !

- Ça veut dire ?

- Ben oui : je suis amoureux !"

Il fallait s'appeler Didier pour tomber amoureux dans une face nord. Il fallait s'appeler Christiane pour se trouver là avec une copine... J'ai souvent grimpé avec vous deux depuis et je n'ai jamais su lequel adhérait le plus et devinait le mieux les prises... Sur que vous aviez la montagne dans la peau et il le fallait pour faire son voyage de noce au pilier Bonatti... Et pour prévoir de faire ses noces d'or dans le petit Dru !

Didier, Christiane... Mon frère, ma sœur qui m'avez trimbalée aux quatre coins des Alpes, me tirant, me poussant au début, vous retardant parfois pour me laisser respirer une petite minute. Didier, Christiane, dingues de hauteur, de liberté, vous alliez à l'usine entre deux courses, la tête pleine de projets, le Pérou, l'Himalaya, une face nord, une arête, une hivernale.. Votre lien le plus fort n'était pas cette corde vous reliant souvent, mais bien le vide laissé négligemment en bas pour vous élever toujours plus...

"Ça a du être terrible ..."

Oh non, Didier aurait dit : "Ça a été terrible..." s'il était revenu... Il aurait parlé de l'orage, ri de la peur de Christiane, avoué la sienne. Lui si avare de parole dans une paroi, se faisait volubile l'espace de quelques heures au retour, dans la vallée, avant de retourner dans le silence ruminer quelques faces.

Oh non, pour eux, ce n'est pas terrible, ils sont restés dans leur élément, figés dans un éclair sur un petit surplomb. Eux qui ne prenaient pas une seule photo là-haut, qui emmagasinaient tout dans leur mémoire, qui au hasard d'une veillée ressortaient quelques instants de leurs souvenirs, quelque sixième corsé, la chute d'une pierre dans la Jungfrau, la rencontre d'un chamois au retour des Ecrins.... Eux qui ne prenaient pas de photo ont fini dans un flash.

Oh oui, pour nous c'est terrible. Ça veut dire quoi mort quand on l'associe à

Christiane et Didier, resplendissants de vie et pétants de santé ? Ça veut dire quoi ? Papa hagard, les yeux cernés... Maman, les yeux rougis par tant de larmes versées et les cheveux qui en deux jours paraissent plus blancs... Et tous deux tellement semblables aux parents de Christiane. Quatre ombres dévorées par les regards de la foule. Quatre vies qui sont là, immobiles, face au curé qui parle sans savoir que ce sont eux, ces quatre fantômes fragiles, eux qui nous ont montré la montagne, eux qui semblent maintenant porter tout le poids de leur amour sur leurs solides épaules de montagnards soudainement faibles, écrasés par la nature impitoyable.

Oh non, vous n'êtes pas morts Christiane et Didier... Vous serez là, à mes côtés à chacune de mes courses, pour m'épauler à chaque obstacle, pour me protéger de la foudre... Oh non, vous n'êtes pas morts ! Didier, Christ...

"... Pauvre fille... C'est sa sœur... Il faut l'emmener..."

UNE CERTAINE IDEE DE LA VIE

Il court, saute, appelle le ballon, le reçoit, l'envoie à un partenaire qui le perd, harcèle l'adversaire, court encore, bondit, tombe, roule, se relève, essuie la sueur qui perle à son front, repart vers le but adverse, reçoit de nouveau le ballon, le contrôle, tire violemment et sans s'arrêter repart se mettre en défense. Il vous donne le tournis, ne cessant de tourbillonner aux quatre coins du terrain sans relâcher son effort une seconde. Il explose de vie, et, radieux, donne un peu de son entrain à tous ses coéquipiers. Et c'est ainsi chaque dimanche, en match, et chaque jeudi soir, à l'entraînement.

Tout le monde se demande comment il est possible de se dépenser ainsi sans arrêt. D'autant qu'il ne donne pas l'impression d'éclater de vie ainsi qu'au foot, mais dans chaque chose qu'il fait. Chaque jour, il travaille dans une maison d'attardés mentaux. Souvent d'ailleurs, il reste un moment de plus, tant il se passionne pour sa tâche comme s'il s'agissait d'un loisir, vibrant à chaque réussite et tremblant à chaque échec. D'ailleurs, pour lui, les heures de travail passe à une vitesse folle. Ce métier qui a la réputation de vieillir vite un homme, de l'éprouver, de lui mettre les nerfs à bout, semble n'avoir que des effets positifs sur lui : jamais énervé, toujours disponible et courtois. Cela ne l'empêche pas de défendre ses idées auprès de ses collègues. Il aime son métier comme il n'est permis d'aimer que soi-même ! Le lundi soir, il anime le ciné-club de la Maison des Jeunes et de la Culture. Souvent les débats se terminent devant un verre au café du coin. L'assistance d'ailleurs s'est agrandie depuis qu'il s'en occupe : que voulez-vous, il connaît tellement de choses sur le cinéma et il sait tellement bien en parler !

Le mardi soir, sa voix de basse fait merveille à la chorale, et il provoque l'admiration de tout le monde quand il entonne les negroes spirituals, s'accompagnant même à la guitare. Ces deux réunions du début de semaine lui permettent de rencontrer beaucoup de personnes venant de tous les milieux. "La vie est un échange. Plus tu échanges avec des gens différents, plus ta vie est riche !" se plaît-il à répéter. Et puis, il y a cet engagement secret de vouloir rendre tout accessible à tous. La culture appartient à tout le monde. Il l'a conquise tout seul, mais veut aider les autres à la séduire.

Le mercredi soir, il reste chez lui à faire du courrier, écouter de la musique ou lire. Il lui faut se tenir en relation constante avec certaines personnes chères. Il confère en effet au

mot amitié une grande importance et y associe pleinement les notions d'échange et de perpétuel. Quand à la lecture, elle lui offre un peu de rêve ou de réflexion, sans avoir besoin de chercher un regard ou un sourire des autres.

Après la soirée foot, vient celle des sorties pour assister aux spectacles à l'affiche dans la grande ville proche : concerts, théâtre, cinéma. C'est une autre communion, une autre ouverture. Cependant, une fois par mois, le vendredi soir est consacré au syndicat. Membre de celui des éducateurs spécialisés, il est secrétaire de la section locale, et lutte ainsi pour l'égalité des salaires, les libertés, l'intégration de tous les exclus et contre le chômage, les licenciements et les injustices de tous ordres.

Le samedi, jour de repos est consacré à sa famille. Il arrive chez ses parents, s'inquiète de chacun, raconte les anecdotes de sa semaine et aide ses parents dans leurs petits travaux. S'il n'a rien à faire, il va faire un tour dans le quartier ou retrouve les copains de toujours, ou lit, ou joue de la guitare, ou même regarde la télé

Et le dimanche, il y a le foot, avant de recommencer une nouvelle semaine, si semblable aux précédentes, et pourtant si riche, si passionnante, si différente de tout ce qu'il a vécu. Les mêmes horaires, les mêmes gens, les mêmes activités certes, mais surtout, des petits gestes nouveaux, des discussions inconnues et des sourires toujours redécouverts.

A 27 ans, il dévore la vie à pleines dents, dormant peu, se surmenant beaucoup, toujours accompagné de son sourire large et franc.

Une seule chose surprend ses voisins, son entourage : On ne lui connaît pas de petite amie. "- Un gars si bien, si dynamique devrait pourtant trouver facilement... Et puis il est quand même assez beau garçon... et puis toujours de bonne humeur... et cultivé... - C'est justement, il fait trop de choses ! Il n'a plus une seconde à lui ! Enfin, s'il est heureux ainsi !"... Tout ceci sur un air de parlotte, de confidences : les gens sont si prompts à s'intéresser à la vie de leur voisin, à décréter ce qui lui manque, à dévoiler ses défauts, à construire son passé !

Pourtant, il est vrai qu'il arrive qu'une fille tombe amoureuse de lui, et même qu'elle lui plaise. Mais elle ne reste qu'une membre du ciné-club, ou de la chorale, ou une éducatrice spécialisée... Quelques semaines ont raison de sa passion naissante et son cœur bat de nouveau à un rythme régulier.

Et le soir, entrant dans son lit, il replonge dans les souvenirs, dans son souvenir :

Il avait 20 ans, là-bas, dans la ville de ses études.... 20 ans, l'âge ou tous les espoirs sont permis, ou les rêves les plus fous naissent et meurent en quelques secondes. Et il n'avait qu'un rêve, celui d'aimer toute sa vie et d'être aimé autant qu'il aimait et était aimé en ce moment ! Elle était brune, elle était belle, elle était douce. Enfin, il la voyait ainsi, irrésolument merveilleuse.

Ils se retrouvaient chaque soir, se racontaient par le menu leur journée, rêvaient tout haut leurs lendemains et un monde idyllique, sortaient, les corps unis face à la nuit, à la rue, aux autres. L'un n'avait d'importance que par l'autre et l'autre ne vivait que par l'un. Tous deux continuaient leurs études, favorisés par des parents mettant quelques moyens à leur disposition. Ils avaient 20 ans et n'envisageaient pas l'avenir autrement qu'ensemble.

Mais il est vain de rêver à tout cela, car les études finies, ils furent séparés, exilés, mis en quarantaine l'un de l'autre, et n'eurent plus que les fins de semaines pour être ensemble, et encore, le temps du voyage et la fatigue due à celui-ci rognait le temps et le gâchait un peu. Et puis, advint ce qui devait sûrement arriver : elle disparut, pas du jour au lendemain, mais rapidement quand même ; elle brisa le rêve, rompit leur avenir.

Il songea à la mort, puis se raccrocha à son métier, à ses idées. La haine qui l'abrutit un temps, il la transforma en amour. Il changea d'emploi, de lieu et ne garda comme lien avec le passé que sa ville natale. Aucun souvenir de ses études ne survécurent, et jamais même il ne remit les pieds dans la ville de son bonheur. Installé dans sa nouvelle vie, il se promit de ne jamais plus aimer un seul être.

Il profite de chaque seconde comme d'une seconde offerte en plus d'une autre vie qui se serait évanouie ce jour où l'absence faillit gagner.

Aussi, il court, saute, appelle le ballon, le reçoit, l'envoie à un partenaire qui le perd, harcèle l'adversaire, court encore, bondit, tombe, roule, se relève, essuie la sueur qui perle à son front, repart vers le camp adverse, reçoit de nouveau le ballon, le contrôle, tire violemment et sans s'arrêter repart se mettre en défense...

Mais qui se doute, ce dimanche là, que lorsqu'il se mettra dans son lit, juste avant

de s'endormir, seule faiblesse de sa vie, il plongera dans son souvenir....

REVES D'ENFANT

Il était une fois, assis sur un banc, au pied d'un arbre, un enfant. Un enfant comme tous les enfants de contes, une sorte de Petit Prince qui n'aurait pas vieilli depuis que Saint-Ex lui a donné la vie. Toujours les mêmes yeux bleus et les mêmes cheveux blonds, la même innocence alliée à la même soif de savoir. Il contemplait les cieux, perdu dans une rêverie interrogative lorsqu'il eut soudain la sensation d'une présence à ses côtés. Les yeux toujours levés au ciel, il demanda : " Comment tu t'appelles ?" et il entendit répondre : " Je m'appelle Haine". Il sembla à l'enfant distinguer la silhouette d'une longue robe noire contrastant avec la pâleur d'un long visage fin. "Mais Haine, ce n'est pas un nom !" s'exclama l'enfant qui poursuivit : " Moi, je m'appelle Christophe !". La dame lui sourit : " C'est un très joli nom. Mais moi, je me nomme bien Haine." L'enfant fit une moue sceptique et commenta : "C'est rigolo, j'ai jamais entendu que quelqu'un s'appeler comme ça. » La longue silhouette noire frissonna. Elle se déplaçait lentement et les yeux de Christophe ne pouvaient plus se détacher du nuage sombre qui frôlait le soleil. Il devina plus qu'il n'entendit ces quelques phrases :

" - Et pourtant, je suis un nom courant. Regarde donc autour de toi, petit, et tu me verras en chaque chose et en chaque être. Regarde les nuages un jour d'orage : ils menacent, grondent, se font sombres tant ils voudraient descendre sur terre. A force de jalouser les arbres, ils finissent par les haïr. Alors l'orage se lève et la foudre se fait l'instrument de la rancœur. Elle luit, brillante de haine comme un poignard dans l'ombre, elle éclate comme le cri du cerf lors d'un combat de mâles en rut... Regarde aussi les arbres : il faut être très forte pour convaincre chaque feuille que sa voisine est moins belle qu'elle. Lorsque vient l'automne, après des mois d'efforts, chacune me croit, rougit de fierté, puis altière n'adresse plus la parole aux autres. Plus un signe, plus un murmure autre que celui du vent en promenade. Fâchés de cet isolement, leur père, l'arbre, et leur mère, la branche, cessent de les nourrir, les conduisant ainsi à la mort.

- Et t'es contente de toi ? s'exclame Christophe, mi effrayé par la dame en noir, mi fasciné par le pâle visage souriant.

- Et oui, je suis en tout : je suis dans les choses, je suis dans les hommes ! Le monde ne pense que par moi !

- Et si quelqu'un te résiste ?

- Alors j'attends. Devant la vieillesse ou la mort, on finira bien par m'appeler. Car devant le premier cheveu blanc, devant la première ride, devant la vieillesse, ce mur qui est pourtant un abîme, il n'y a plus rien à attendre de la vie. Alors on hait... le temps gaspillé... la jeunesse si frivole... son avenir si réduit...

- Pourtant, j crois bien que j'aimerais me passer de toi !

- Mais c'est impossible ! Si tu es bon, les gens diront que tu es un homme extraordinaire, ils viendront te voir de loin et l'un d'entre eux portera la mort. Si tu crois m'ignorer, tu périras par moi... Alors, n'oublie pas, petit Christophe, c'est moi qui suis la plus forte...

- Tu as gagné : je te hais !"

Un souffle de vent chassa les nuages devant le soleil et la face pâle de la Haine disparut. La robe noir se dispersa dans le ciel et Christophe se retrouva tout seul.... mais au bout de quelques secondes, l'enfant éprouva de nouveau la sensation d'une présence et il entendit :

"- Allez ne sois pas triste, oublie toute haine et vient donc passer un moment avec moi.

- Laisse moi donc tranquille !" rétorqua l'enfant à la voix douce qui venait de l'interpeller. Là-haut dans le ciel une grande robe blanche flottait légèrement, se détachant sur le bleu infini du ciel.

" D'ailleurs, que me veux-tu ? ajouta-t-il après un court instant de réflexion.

- Je veux te voir sourire... ou rire...

- Et d'abord, qui es-tu ?

- Je suis le Bonheur !

- Encore un mot, toujours un mot ! Pourquoi essayes-tu de te montrer puisque la haine est en toute chose ?

- Mais j'ai vaincu la haine depuis longtemps : moi seul ai de l'importance,

désormais. J'apporte au monde une nouvelle dimension, celle du sourire et du regard heureux...

- Tu crois ?

- Mais bien sûr, mon petit. Regarde les feuilles : elles sont une explosion de joie au printemps. Elles avancent timides dans la vie, puis me rencontrent et s'épanouissent. Elles ont le vert de l'espérance, la grâce que je confère à tout ce que j'approche et la légèreté d'une vie saine et sans problème. Écoute les murmurer sous la conduite du vent les soirs d'été et répondre au rossignol chantant l'amour. Et à l'automne, après avoir donné un merveilleux spectacle où les costumes vont du jaune au rouge, du mordoré au brun, avant de donner un émouvant et étonnant ballet de grâce à peine imaginable, elles commencent une nouvelle vie au raz du sol d'où d'autres vies rejailliront.... Et puis, regarde donc encore l'orage : le ciel éclate d'une richesse trop grande et déverse son eau purificatrice sur terre. Et l'éclair est un feu d'artifice merveilleux pour qui sait le regarder : il marque le ciel du sceau de la joie et se donne à la terre qu'il a si étonnamment mis en relief...

- Tu as raison, mais... et la haine ?" demanda l'enfant pour opposer une ultime résistance dans un sourire rayonnant.

- Oublie la haine ! Elle n'est qu'un produit de l'imagination, un jeu de l'esprit, une illusion... Concentre toi sur moi, petit, et tu verras que moi, le Bonheur, je suis le plus fort..."

Une voiture passa tout près, interrompant le bonheur. L'enfant tressaillit, ramena son regard sur terre, puis replongea dans ses pensées, les yeux dans le vide du ciel. Mais une nouvelle voix emplissait son cerveau. Une voix douce et légère comme les brumes caressant les prairies à l'automne.

« Bonjour.

- Bonjour. » La conversation se serait sans doute arrêtée à ce bref sourire si la curiosité de Christophe ne s'était éveillée à temps...

- Comment tu t'appelles ?

- Amour !

- Comme l'amour ?

- Oui, l'Amour, c'est moi, tout simplement...

- Ah, et bien moi, je m'appelle Christophe." Il resta songeur quelques instants puis demanda doucement, se remémorant sa précédente rencontre : « Tu n'es qu'une facette du bonheur." Mais la voix, vexée, lui répondit : "Ah, non ! Je puis admettre l'inverse, peut-être, à la rigueur ! Moi, je domine le monde, je suis en tout, et si les gens sont parfois heureux, c'est simplement parce qu'ils sont aimés autant qu'ils aiment et s'aiment. Car l'homme aime, partout, toujours...

- Ouais... mais les choses ?

- C'est pareil. Regarde l'orage par exemple : simplement le ciel faisant l'amour à la terre et la pluie, l'offrande qui accompagne tout amour... une offrande qui s'appelle aussi enfant, sourire, paix... La foudre est la messagère...

- Mais la foudre est terrible !

- Oui, vue de l'extérieur... comme moi. Mais lorsqu'on me vit, je suis merveilleuse ! Et je viens de te le dire, tout le monde me vit sans arrêt. Regarde encore les arbres, et surtout les feuilles, symboles de l'amour qui règne entre la terre fertile et l'arbre... Qu'est-ce qu'une feuille sans ses voisines ? C'est l'harmonie qui règne entre elles qui donne à chacune sa beauté, sa légèreté, sa grâce...

- Mais les feuilles meurent...

- Et les hommes aussi, et les orages, et les volcans et les espoirs, et tout ce qui vit un instant sur la terre. Sans la mort, la vie n'aurait aucun charme, et la vie sans moi n'est rien, et vois-tu, ce qui rehausse encore la mort, c'est mon existence. La mort n'est qu'un faire valoir aux extrêmes passions. Tout est Amour, et ce qui ne l'est pas encore le deviendra...

- Ah, tu crois ?

- Mais bien sûr, cher Christophe, la vie n'est qu'amour !"

Christophe resta seul, dans le nouveau silence, ses pensées vagabondant dans le ciel largement étalé sous son regard absent. Le firmament s'assombrit... Un son monotone se

répandit dans la tête de l'enfant qui crut deviner une invitation à un nouveau dialogue et se sentit obligé de demander ?

« - Comment t'appelles-tu ?

- Solitude ?

- Ah bon." répondit l'enfant que plus rien ne surprenait. Même pas cette voix au débit et à l'intonation réguliers.

"Vous n'aimez pas être seul que vous venez me voir ?

- Oh si ! Et toi aussi, sans aucun doute, comme tout le monde.

- Mais on dit pourtant que tout est amour. Et pour aimer, il ne faut pas être seul.

- Oh, mais l'amour ne dure pas longtemps. Seul compte l'égoïsme. On se retrouve toujours seul à un moment ou à un autre. Heureusement.

- Ah, et pourquoi ?

- Parce que je suis source de réflexion, de rêve, d'angoisse et d'une quantité d'autres états également intéressant pour chacun. Grâce à moi, tu peux tout devenir même réaliste et dans l'instant, tu es génial !

- Et les autres ?

- Mais ils sont comme toi, bien dans leur solitude.

- Et dans les choses, on peut te voir aussi ?

- Bien sûr. Regarde le ciel un soir d'orage. Celui-ci est seul là-haut qui tonne, éclaire, pleure, sans que nul l'approche. Lorsqu'il est là, tout le monde l'insulte; à peine est-il parti qu'on le supplie de revenir. Mais vexé, il reste seul plus loin. Tantôt il rejette, tantôt il est rejeté. Regarde encore les feuilles des arbres, si proches et si seules : elles ne peuvent se déplacer et doivent se contenter d'elles-mêmes pour vivre. Les feuilles poussent et meurent dans une solitude indifférente à l'arbre et à la branche.

- Tu as peut-être raison " dit l'enfant encore une fois tout près de se laisser convaincre par la voix de la solitude.

-Non, pas peut-être, c'est sûr : chacun se retrouve toujours tout seul, à la fin...

- Tu as raison, oui.... J'ai besoin d'être seul maintenant...."

Après être resté un moment méditatif, l'enfant fut troublé par un bruit de pas. Un homme passa près de lui, sans le regarder. Il s'éloignait déjà lorsque l'enfant se leva courut après le passant, devant lequel il vint se camper :

" Qui es-tu ?

- Quelle question : je suis un homme !

- Ah... et qu'est-ce que tu fais ?

- Comme tout le monde, je travaille, je ...

- Mais tu aimes où tu es ?

- Oh, parfois j'aime, parfois je hais, parfois je suis heureux et d'autres instants je suis un peu jaloux et seul. Je suis un peu de liberté, d'égoïsme, de scepticisme, d'humanité, de puissance, de malheur.... un peu de tout, quoi !

- Ah ...

- Et oui, je crois que ce qui fait l'homme, c'est le mélange de tant de sentiments et d'états. L'un est plus fort à certains instants mais sur l'ensemble d'une vie doit se faire un équilibre. Je sais seulement que nul ne peut jamais être sûr de rien."

L'enfant douta alors de ses précédentes rencontres et demanda :

" Es-tu également dans les choses ?

- Il serait facile de dire oui. Parce que j'en fabrique, parce que je peux les détruire. Cet arbre par exemple, je peux décider de le couper ou non, donc il dépend un peu de moi. Et l'orage qui menace ne fait qu'imiter mes colère... Vois-tu, avec des mots, on peut démontrer n'importe quoi : il suffit de s'appliquer son propre raisonnement et de nier le reste, de choisir uniquement les mots qui te servent. Ceux-ci évoluent avec le temps, le contexte et ont mille sens sans en avoir aucun. Il faut se méfier des mots, car à trop les écouter et les manier, tu te fais ensorceler et tu oublies de vivre. Avant de lancer de grandes idées, regarde autour de toi,

préfère l'action à la parole... Mais moi-même, je me laisse emporter par les mots, cela est nécessaire parfois... Tu verras plus tard ce que je veux dire... Salut homme."

Et il s'éloigna. L'enfant resta songeur quelques instants, puis balbutia : "Merci"... S'apercevant alors que l'homme disparaissait à l'angle d'une rue, il cria de toutes ses forces : "MERCI !".

Les premières gouttes de l'orage tombèrent. L'enfant, les mains dans les poches, rentra chez lui, seul, amoureux de la vie, haïssant les vastes oublis et surtout, heureux !

LA VIE DE REVE

Imaginez un vieil homme installé devant sa télévision, qui, les yeux clos, ne s'intéresse guère aux habituelles variétés que diffuse le petit écran. Il songe :

" Peut-être, peut-être que dans quelques siècles, quelqu'un racontera cette histoire d'un enfant qui traversa la siècle dans le rêve. Il désirait la réussite, admirait le travail, mais avait des difficultés pour se mettre au second afin d'atteindre la première.

Dès son plus jeune âge, il rêva d'être une vedette de cinéma, une de ces stars qui ne peuvent faire un pas dans la rue sans être assaillies par des photographes ou des admirateurs quêtant une autographe. Il faut dire que c'était l'époque du cinéma tout puissant, tout inconnu pouvait s'y révéler sans étude, sans connaissances dans le milieu... Il se voyait embrassant les plus belles actrices hollywoodiennes, fréquentant les meilleurs palaces parisiens, éblouissant ses camarades de classes qui ne manquaient jamais de rire de son air ahuri que sa familière distraction lui valait. Il donnait d'immenses galas de bienfaisance, sa fortune étant faite. Mais, quand on habite dans une petite ville de province, il n'est pas si facile que cela de s'échapper jusqu'aux studios de cinéma les plus proches, d'autant que les parents ne sont pas prêts à vous laissez vivre pareille aventure si jeune (et de cela vous en êtes si sûr, que vous ne leur en avez pas parlé). D'ailleurs, quel pouvait bien être l'intérêt d'une telle vie : quel ennui que de toujours avoir quelqu'un sur ses talons !

Alors, il s'imagina partant dans les fins fonds d'un pays sous-développé, partager avec les pauvres leur misère et leurs espérances, travailler à l'amélioration de leurs conditions de vie, construire un monde nouveau. Ignoré de tous dans son pays natal, il ferait le bien avec désintéressement. Encore aujourd'hui, il était très fier d'avoir eu cette idée bien avant que ses imitateurs aient le succès mérité pour leur action à Calcutta ou au Caire. Sa voie était tracée... encore qu'il se demandât bientôt s'il ne serait pas plus efficace en menant son combat de l'intérieur. C'était cela ! Il fallait se lancer dans la politique, prêcher dans son propre pays pour l'aide au tiers-monde. Évidemment, les dons ne serviraient point à la construction de fastueux immeubles, mais bien à construire des puits, à améliorer l'hygiène dans les taudis et à instruire les jeunes. Mais comment faire de la politique si l'on confondait "guérilleros" et "guerriers roses" ou encore Michel Debré et Régis Debray. Aussi renonça-t-il tout naturellement à ce vaste projet trop lourd pour ses frêles épaules.

L'adolescence venue, il se trouva des talents de poète et de romancier. Il serait celui qui renouvellerait la littérature ! D'ailleurs, il étendrait sa fonction à la chanson, mais pour pimenter l'affaire, le public ne saurait pas qu'auteur, poète et chanteur ne seraient qu'une seule et même personne. Évidemment, un accident malheureux révélerait un jour l'histoire et sa personnalité flamboierait d'un prestige nouveau et enivrant : être à la fois Hugo et Brassens ! Quelle gloire ! Mais le doute l'assaillait régulièrement et, dans une crise terrible, il sacrifia son œuvre aux flammes purificatrices sans jamais l'avoir livrée à la connaissance de quiconque. Toute sa vie, il garderait ainsi la certitude d'avoir été génial et méconnu. Mais ce jour, il sait bien qu'il n'avait pas plus de voix que de talent !

Tout logiquement, il devint en lui-même le digne successeur de Casanova et de Valentino. Il savait bien combien son passage faisait impression dans les rangs des demoiselles : il lui aurait suffi d'ouvrir les bras pour qu'elles s'y réfugient. Mais lui n'en trouvait aucune vraiment digne de lui : trop provinciale ou trop fière, trop pâle ou trop bronzée, trop bête ou trop fine... d'ailleurs le vrai charme d'un grand séducteur n'est-il pas de ne pas abuser de proies trop faciles ? Jusqu'au jour où il tomba réellement amoureux et qu'il se vit refuser sa passion... Alors, il réalisa que l'on se retourne aussi sur le passage des gens laids ou bizarres et que lui l'était suffisamment pour attirer ainsi l'attention.

Bientôt arriva le temps de faire ses classes dans l'armée démocratique et formatrice de son pays et il lui vint l'idée qu'il pourrait bien faire carrière en son sein. Son sens de l'organisation, sa capacité d'imagination, son instinct du pouvoir ne pouvaient faire de lui qu'un maréchal, voir même le stratège le plus étonnant de l'histoire militaire : Napoléon, César et Alexandre renvoyés à l'anonymat : C'est d'autant plus ingrat qu'on a occupé pendant des siècles une place de choix dans l'esprit des nations. Fini le bon esprit antimilitariste... Mais il déchantait vite et ne fut pas même capable d'obtenir ses galons de 1ère classe. En exercice, il était le premier abattu ou capturé par l'ennemi, au défilé il partait du mauvais pas, au tir il se contentait d'effleurer la cible...

Démobilisé, il n'en quitta pas pour autant son monde, n'intervenant dans celui des autres que par inadvertance, jouant le jeu de la société sans même s'en rendre compte. Et c'est ainsi qu'il se retrouva marié à une femme insignifiante. Il s'aperçut bien qu'il ne l'aimait pas, mais il était trop tard : elle avait donné le jour à deux ravissants enfants. D'ailleurs, elle ne le dérangeait guère, n'étant pas vraiment de son monde. Dans le même temps, il devint

professeur de musique dans un petit lycée de sa ville natale. Il composait à ses temps libres des hymnes vibrant, des sonates langoureuses et même inventa une nouvelle forme musicale, la syntangophonie. Dans le même temps, actualité oblige, à force d'entraînement, il réussit à devenir l'un des plus mauvais élément d'une minable équipe de troisième division de district de football. Il était pourtant persuadé qu'on allait bien vite le remarquer et qu'il pourrait ainsi porter les couleurs de son pays et lui donner son premier grand titre. Malheureusement, dans un choc anodin, il se brisa la jambe, et, étrange osmose, son talent de créateur musical s'éteignit en même temps que prenait fin sa carrière de sportif.

Les années défilèrent, après les enfants, il y eut les petits-enfants, la retraite, les balades dans la nature si propices au rêve : comme le temps passe vite dans le bonheur de l'irréalité !"

A ce moment, un petit garçon s'approcha du vieil homme, et lui tirant la manche, dit : « Pépé ! Tu serais mieux dans ton lit pour dormir !

- Tu as raison, mon petit, d'ailleurs à quoi bon rêver davantage...

- Que dis-tu ?

- Rien, rien... Allez, bonne nuit..."

A peine fut-il dans le couloir qu'il se dit que ce petit garçon qui avait tant de bon sens et d'autorité serait un jour un grand dirigeant politique, ou un général ! Oui, il serait général et réussirait là où son grand-père avait échoué : être général et gagner des batailles et aller jusqu'à...

Le sommeil qui l'envahit soudain ne perturba pas son rêve. Au fond, n'était-ce pas lui qui détenait la clef du bonheur tant recherché. Il avait tout été dans sa vie, multipliant les expériences et les exploits, vivant mille vies en une seule sans même voyager ni avoir les inconvénients de chacune.

C'est si simple le bonheur...

SOIREE AU PUB

Les musiciens, enfin certains d'entre eux, jouaient déjà. Les autres finissaient de s'installer, sortaient les instruments, les accordaient, allaient chercher leurs pintes de bière, enfin les premières ! Quelques tables étaient occupées. Une légère fumée feutraient légèrement l'ambiance.

C'est à ce moment qu'arrivèrent le fils O'Hara et la fille O'Sullivan venues de leurs fermes isolées pour cette soirée sacrée du vendredi au pub, qui précède la non moins immortelle soirée du samedi au pub, laquelle ne fait que préparer l'intemporelle virée du dimanche après-midi au pub.

L'histoire des O'Hara et des O'Sullivan remonte à la fin des âges. Ces deux vénérables familles vécurent longtemps en bon voisinage, liant leurs sangs épisodiquement. La grande famine les rapprocha encore plus. Sur cette terre, la misère enveloppant les gens de son manteau les unit fortement. On partagea tout alors. L'union sacrée aurait duré longtemps si quelque banale histoire n'avait divisé ces familles. La survie assurée chacun retrouva sa chaumière en même temps que son fier esprit d'indépendance. Chacun compta et recompta ses moutons et la querelle enfla peu à peu pour l'un de ces ovins, à moins que ce ne fut son frère. Tant est si bien qu'une rancune tenace, et j'oserai même dire une haine se développa peu à peu entre les deux clans jusqu'à ne ignorer la cause. On espionnait l'autre pour savoir si sa richesse augmentait. Les signes les plus futiles ne trompaient pas : un âne ramené de la foire, un champ de tourbe bien loué, le premier tracteur acheté, les volets repeints marquaient la vie malgré tout tranquille des deux familles, mais ces nouvelles richesses venaient pourtant de la fructification du forfait initial, que, sans surprise, chacun attribuait à l'autre..

Mais ce jour-là, le fils O'Hara et la fille O'Sullivan étaient fermement décidés à oublier l'histoire familiale. La sortie au pub en témoignait. Le fils O'Hara solide gaillard de 1m80, le teint rougeaud, le menton en avant, la lèvre bien remplie, le nez proéminent, le front couvert par une frange cuivrée était le prototype du terrien irlandais. La fille O'Sullivan, également solide, la taille forte sans être grosse cependant, le teint rougeaud également, la dentition bien apparente, l'œil vif et l'attitude réservée était l'éternel féminin du pays.

La musique jouait maintenant sans relâche. La salle s'était remplie, les paysans des

environs étaient tous là, Guinness ou Smithwick en main. Les pintes se vidaient vite. Le brouillard envahissait le pub tandis que les barmaids s'activaient.

Le fils O'Hara posa la main sur l'épaule de la fille O'Sullivan qui sourit. Il se leva pour aller parler aux musiciens, se roula une cigarette, alla chercher deux nouvelles pintes de Guinness et retrouva la fille O'Sullivan. Il échangea quelques mots avec son autre voisine, but la moitié d'une pinte, laissa tomber son mégot à terre et reposa le bras sur l'épaule désirée. Sa frange se redressait pour décorer dans le plus parfait désordre une face de plus en plus cramoisie : pas de doute, il était émèché !

O'Hara était pleinement heureux de la vie. L'ambiance venait de gagner encore quelques degré dans l'échelle de la joie et de la chaleur. En effet toute la salle reprenait en chœur des chants traditionnels. Fils O'Hara et fille O'Sullivan tanguaient en chantant et lui, de temps en temps, ponctuait un couplet de "Hyaie !!!" sonores et entraînants. Enlacés, voguant sur leur tabouret, ils effaçaient des années de rivalité.

L'Irlande était en marche. Un O'Hara naîtrait, rouge et solide comme il se doit, éternel comme un mur du Connemara ou une pinte de bière, semblable à ses racines. Les chants pouvaient continuer...

JEU TELEVISE

« - Et bien, bonsoir mesdames, bonsoir mesdemoiselles et bonsoir messieurs ! Nous voici donc réunis une nouvelle fois pour notre grand jeu ... BABY PARADE... avec le concours amical de COTONNET, LE COTON PLUS DOUX QUE LA PEAU DE BÉBÉ ! Nos deux candidates sont en place. Madame Michèle Duridon âgée de 30 ans 7 mois et 22 jours, mère de trois enfants, l'aîné Ludovic, 8 ans, la cadette Stéphanie 6 ans et le provisoire benjamin Eric, 3 ans, qui vont encourager leur maman en compagnie de leur père, monsieur Paul Duridon, 36 ans, chauffeur routier. Nous recevons les premières images de Michèle dont le travail a commencé depuis quelques minutes à l'hôpital de Nevers. Michèle, est-ce que vous m'entendez ?

- Oui. Très bien.

- Comment vous sentez-vous ?

- Très bien. Quelques petites douleurs. Mais c'est tenable.

- Et bien, à tout-à-l'heure. Car je vais maintenant présenter notre seconde candidate, Denise Bilibat, 31 ans 4 mois et 2 jours, mère d'Anaïs 6 ans et de Sébastien 2 ans. Son mari, monsieur Lucien Bilibat, 30 ans, employé de banque est à ses côtés à la clinique Le Luyer de Nanterre. Denise, vous m'entendez ?

- Oui.

- Comment allez-vous Denise ?

- Aussi bien que possible. Le travail a commencé depuis quelques instants.

- Et bien oui, nos candidates en pleine forme, ont donc commencé et je leur annonce tout de suite que quoi qu'il arrive, la firme DOUCE COUCHE offre à toutes deux un chèque achat de 1 500 euros. Et COTONNET, LE COTON PLUS DOUX QUE LA PEAU DE BÉBÉ nous présente les deux équipes qui vont aider nos concurrentes. D'abord l'équipe de l'hôpital de Nevers, dirigée par le professeur Manieli, très expérimenté, partisan des accouchements médicalisés avec péridurale, laquelle va être pratiquée par le docteur Bonal. A leurs côtés la sage-femme chef Duron et l'infirmière Barnex. La maternité de Nevers peut accueillir 26 patientes et possède quatre blocs d'accouchement. Elle a l'an dernier permis la naissance de 1 647 enfants. Professeur Manieli, comment cela se présente-t-il ?

- Pour l'instant, Madame Duridon a de petites contractions. Elle respire bien. Le bébé est bien placé, le col s'ouvre légèrement et il ne devrait y avoir aucun problème particulier.

- Merci professeur. Je vais maintenant présenter l'équipe du professeur Martin de la clinique LeLuyer, spécialisée dans les accouchements naturels et d'ailleurs nous voyons maintenant les images de Denise Bilibat dans l'eau, le visage légèrement marqué, mais cependant souriante. Le professeur Martin sera secondé par le docteur Albinet, psychologue, la sage-femme Margie et le pédiatre Dutour de la Falconnière. La clinique Le Luyer, de réputation internationale, a donné naissance à 4 836 enfants l'an dernier. Professeur Martin, pouvez-vous nous dire quelques mots ?

- Bien sûr. Tout va pour le mieux. Une nouvelle fois, nous allons assister à une naissance dans le calme du liquide ambiant, dans la joie familiale puisque toute la famille de madame Bilibat ainsi que quelques amis sont venus vivre cette fête. Et nous pouvons dire que tout va pour le mieux.

- Professeur, pouvez-vous nous dire pourquoi vous êtes entouré d'un psychologue et d'un pédiatre ?

- Bien sûr. Mes collègues et amis, les docteurs Albinet et Dutour de la Falconnière ont suivi et vont encore suivre madame Bilibat et son enfant. Il est donc primordial qu'ils soient présents ce jour de joie afin de mieux intervenir par la suite auprès de l'enfant et de sa famille. Ils interviennent d'ailleurs auprès du père et des aînés à cet instant même.

- Merci professeur. Et bien, RELAX CONFORT est heureux d'offrir à nos deux candidates l'ensemble landau-poussette à roues moyennes et suspensions moudur, le landau-poussette confortable et transformable que toute maman doit avoir. Et avec COTONNET, nous retournons vite à l'hôpital de Nevers où le docteur Bonal va pratiquer la péridurale. Nous remarquons que toutes les conditions d'asepsie sont bien respectées. L'aiguille s'enfonce lentement dans le dos. Quelle belle image très impressionnante. Ça y est, le docteur Bonal appuie sur la seringue. Madame Duridon serre les dents et grâce à notre seconde caméra dans le couloir, nous voyons son mari faire les cent pas. L'aiguille est retirée. Docteur, cela s'est bien passé ?

- Parfaitement. Il faut dire que je pratique systématiquement la péridurale pour les

accouchements et donc je suis parfaitement rodé. Plus de douleurs pour les patientes mais la possibilité de vivre pleinement son accouchement.

- Merci docteur. Nous rejoignons immédiatement la clinique Le Luyer où il se passe quelque chose. En effet vous découvrez beaucoup d'agitation autour du bassin. En effet Denise vient de glisser sur le fond, mais très rapide intervention du professeur Martin et de madame Margie et tout semble de nouveau bien aller. Et pendant que nous revoyons cet incident au ralenti, quelques explications du professeur Martin.

- Ce genre de glissade est du à l'euphorie de sentir l'enfant descendre lentement. C'est assez fréquent et sans incidence alors que les contractions de ma patiente s'accroissent.

- Merci professeur. Il est grand temps d'interroger avec COTONNET LE COTON PLUS DOUX QUE LA PEAU DE BÉBÉ notre ordinateur qui a enregistré tous les éléments physiques chiffrables de nos candidates et va attribuer à chacune un certain nombre de points. Magic Ordinateur, quelle est le score de Madame Duridon ?

- 6 738 points.

- Magic Ordinateur, quel est le score de Madame Bilibat ?

- 7 021 points.

- Merci Magic Ordinateur. Cela était prévisible, léger handicap de Madame Duridon qui a une grossesse de plus et un an de moins que madame Bilibat. Je vous rappelle que deux chiffres vont compléter ce score : d'abord la durée de l'accouchement depuis la première contraction et ensuite le poids du bébé en grammes. Bonne chance et bon courage à nos deux concurrentes. Et pour les aider STÉRIL FEED, offre aux deux mamans un chauffe-biberon et un stérilisateur électronique dernier cri ! STÉRIL FEED, LA BONNE À TOUT FAIRE DE MAMAN ! Alors qu'avec COTONNET, LE COTON PLUS DOUX QUE LA PEAU DE BÉBÉ nous allons retourner voir où en sont nos deux futures mamans. Nous redécouvrons d'abord l'hôpital de Nevers où Michèle Duridon dans le plus grand calme, se concentre sur sa respiration. Patiente très appliquée, très sérieuse, avec une bonne expérience, ce qui l'aide beaucoup, alors que vous le voyez en surimpression, très belle contraction sur le graphique de l'enregistreur, très nette, sans souffrance de Michèle qui pousse consciencieusement aidée par l'équipe du professeur Manieli, très calme, qui la guide

d'une voix douce. En insertion, nous découvrons monsieur Duridon, légèrement impatient, qui allume une nouvelle cigarette. Alors qu'à Nanterre, c'est du délire. Je demande à notre réalisateur de baisser un peu le son, car il semble que tous les amis de Denise l'aide à pousser actuellement. Spectacle étonnant que celui du professeur Martin l'encourageant, repris en chœur par l'assistance. Écoutez plutôt :

- Poussez... Allez ! Oui... Poussez !.. Très bien, oui... Criez si vous voulez, écoutez vos amis... Oui... Poussez !..

- Fantastique. Et merveilleuse émission qui nous permet de découvrir une nouvelle fois deux arts de vivre et de naître totalement différents. La douce intimité feutrée de Nevers et le bouillonnement viscéral de Nanterre. Ah, merci COTONNET, LE COTON PLUS DOUX QUE LA PEAU DE BÉBÉ qui nous permet de vivre ces fantastiques minutes d'émotion. Et mesdames Bilibat et Duridon pourront revivre ces merveilleux instants grâce à TÉLÉFÊTE, le magazine de la télé qui leur offre à chacune un magnétoscope et la cassette de notre émission de ce jour, BABY PARADE ! Alors qu'à Nanterre, l'animation est de plus en plus grande. Regardez, ça y est, nous apercevons les cheveux sous l'eau. Extraordinaire image de nos camarades cameramen qu'il faut encore féliciter... C'est du délire, Denise pousse, portée par la foule de ses intimes, ça y est, c'est un garçon... On a bien entendu le cri quand on l'a sorti de l'eau très rapidement avant de le redonner à Denise qui le tient dans ses bras. Lucien Duridon ne craint pas de se faire mouiller et Anaïs le suit. Superbe image de joie que cette famille réunit. Voilà, Lucien, comment s'appelle ce garçon ?

- Maurice.

- Vous êtes heureux ?

- Très, très....

- Plus que pour les autres ?

- Pas plus, mais autant. Tous les amis présents... C'est merveilleux.... Le Bonheur....

- Alors qu'on a coupé le cordon et qu'on va peser Maurice, dites nous vos premières impressions, Denise, rapidement car il se passe quelque chose à Nanterre.

- Je suis très heureuse. Je remercie le professeur Martin et tous mes amis qui m'ont aidée et soutenue dans une joie et une confiance absolue.

- Merci Denise. Vite à Nevers où le professeur Manieli aperçoit le bébé de Michèle qui aura mis un peu plus de temps que Denise pour accoucher. Voilà, attention...la tête hop... et le corps ! C'est... c'est... c'est une fille ! Bravo et félicitations Michèle. Le professeur Manieli coupe le cordon. La petite fille bouge et semble bien aller. C'est un très beau bébé. Poids de Maurice 3 126 grammes. C'est pas mal, mais cela sera-t-il suffisant pour préserver le léger avantage de Denise au score. Nous le saurons bientôt alors que Paul Duridon entre pour retrouver sa femme et sa fille. Comment s'appelle-t-elle ?

- Louise.

- Bienvenue Louise. Alors vous êtes des parents heureux ?

- Bien sûr, nous sommes comblés : deux garçons et deux filles. Mais ce n'est pas une surprise car le professeur Manieli nous l'avait annoncé depuis longtemps.

- Professeur quel est le poids de Louise ?

- 3 893 grammes.

- Nous donnons ces chiffres à Magic Ordinateur, qui dans quelques secondes va nous dire qui de Louise ou de Maurice aura la superbe chambre complète offerte par COTONNET LE COTON PLUS FOU, PARDON PLUS DOUX QUE LA PEAU DE BÉBÉ. Alors Magic Ordinateur, quel est le score de Michèle Duridon ?

- 10 836 points.

- Magic ordinateur, quel est le score de Denise Bilibat ?

- 10 539 points.

- Et bien, grâce au poids de Louise, Michèle Duridon gagne le Baby Parade d'aujourd'hui et COTONNET est heureux de vous offrir la chambre de Louise. Alors Michèle ?

- Je suis très heureuse ! Je remercie COTONNET et votre chaîne ainsi que toute l'équipe du professeur Manieli qui est formidable.

- Merci Nevers de l'accueil réservé et nous retrouvons Denise qui reçoit une magnifique sortie de bain offerte par BÉBÉDOUX LE SPÉCIALISTE DU LINGE POUR BÉBÉ. Pas trop déçue Denise ?

- Non non. Ce n'est qu'un jeu. Le plus important est que Maurice se porte bien et fasse longtemps la fête comme nous l'avons faite ce soir. Merci à vous et à l'équipe du professeur Martin.

- Et bien merci à tous. COTONNET, LE COTON PLUS DOUX QUE LA FAUX DE, PARDON QUE LA PEAU DE BÉBÉ souhaite longue vie à Louise et à Maurice que nous retrouverons peut-être dans quelques années pour notre émission MARIONS-LES. Merci de nous avoir regardé pour partager la joie et l'émotion des familles Bilibat et Duridon grâce à COTONNET, LE COTON PLUS DOUX QUE LA PEAU DE PÉPÉ ! Bonsoir à tous et à la semaine prochaine."

LE JOUEUR DE BILLES

Adossé à un poteau du préau, il regardait les différents groupes exploitant le moindre trou étoilant le bitume en guise de pot. Un étrange sourire mêlant envie et supériorité fleurissait son visage.

Le pot, toujours le pot ! Que ne jouaient-ils à d'autres jeux, plus fins, plus drôles et mieux primés. Il avait toujours tenu le pot pour la règle la plus bête des billes. On allait au trou, et, celui-ci atteint, on pouvait enfin tirer la bille de l'adversaire. Bref, les timides se sauvaient, il fallait tirer de loin, ou bien alors les maladroits s'approchaient trop et l'on tirait de trop près. Dans un cas la chance aidait beaucoup, dans l'autre le mérite prenait des vacances. De plus chaque partie ne mettait qu'une bille en jeu. Ce divertissement-là ne pouvait convenir qu'à une progéniture de petits épargnants, pingres et timides dans l'investissement comme dans le gain.

Il fit quelques pas dans la cour, regarda les filles sauter à l'élastique, puis revint, irrésistiblement attiré par les agates. Ici d'ailleurs, on les affublait de drôles de noms : ainsi les "serpentées", dont le fin liseré de couleur voyageait indéfiniment dans le verre transparent, s'appelaient ici des "lézardes". Mais lequel d'entre eux avait vraiment jeté plus qu'un œil sur la boule, qui avait voyagé dedans suivant l'onduleuse route colorée pour rejoindre le rêve ? Aucun sans doute.

Et qui s'était réfugié dans les "étoilés" que ces nigauds nommaient "croix" ? Enfin suprême ignorance, ils se servaient des "suisses" (dans leur jargon des "porcelaines") pour faire du troc au lieu de les utiliser en compétition, alors qu'elles étaient plus dures.

Mais pouvait-on parler de compétition dans cette cour ? Non ! d'aimable distraction tout au plus. Lui, de nouveau contre son poteau favori, connaissait la saveur des vraies parties où vingt billes et plus étaient en jeu. C'était avant de venir ici, et même encore avant. Il déménageait trop maintenant. Mais il se rappelait son face à face avec Moktar, le meilleurs des CM. Chacun avait posé vingt-cinq billes sur la ligne et, à tour de rôle avec leur préférée, à un mètre de la ligne, ils avaient joué devant au moins cinquante connaisseurs, des vrais, de là-bas. Viser le plus à gauche possible pour ramasser toutes les billes situées à droite de celle qu'on avait touchée. Mais à leur niveau, c'était trop facile et la règle était : toucher la bille de l'extrême gauche où reposer dix billes sur la ligne. Un arbitre neutre, c'est à dire

d'une autre classe, procédait au tirage au sort pour savoir lequel commencerait. Ce jour-là, c'est lui qui avait gagné le droit de jouer le premier. Moktar n'avait même pas eu à lancer sa bille. Dès le premier coup son sac s'était rempli. Bien sur, revanche était proposée et acceptée puis belle s'il le fallait. Mais qui ici connaissait la ligne ?

De toute façon, il était l'étranger. Tout nouveau dans l'école, on le regardait encore en coin deux mois après la rentrée. Une seule fois Sandrine était venu lui proposer une partie, mais n'ayant pas de billes sur lui, il avait du refuser. Depuis il apportait régulièrement sa championne, mais nul ne lui lançait un défi. Il le savait bien, sa seule championne, même au pot, aurait ridiculisé toutes les autres billes.

Il regardait Billy faire un "écart-hauteur" pour tirer le petit rouquin du CE, et le manquer ! C'était bien la peine de prendre tant de libertés ! Il était un adepte du "sans-rien" : ni "écart" pour contourner une bosse, ni "hauteur" pour éviter un caillou, ni "plombé" à la verticale de la bille à tirer, summum de facilité, ni déblayage pour enlever les poussières, ni "poussette" pour avancer la bille d'une pichenette, ni "œil-de-bœuf" et autres signes indiens pour jeter la malchance à l'adversaire... Il était pour la simplicité, la bille calée au creux de l'index, le pouce la propulsant sur celle visée. C'était cela le sport pur : de l'adresse de la précision et des nerfs solides.

Sa main droite le démangeait mais il n'osait s'approcher des joueurs. D'ailleurs, la fin de la récréation approchait. Il se rappela les parties de carré et de poursuite, et se sentit plus vieux que son âge, champion encore tout neuf et à la retraite. Jamais les élèves ne défieraient l'instit ! Il frappa dans ses mains et rentra la troupe dans sa classe.